

Recherches sociographiques



Arthur KROKER, *Technology and the Canadian Mind : Innis/McLuhan/Grant*

Greg Marc Nielsen

Volume 26, numéro 3, 1985

Situation de la recherche sur le « Canada français », 1962-1984 II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056180ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056180ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nielsen, G. M. (1985). Compte rendu de [Arthur KROKER, *Technology and the Canadian Mind : Innis/McLuhan/Grant*]. *Recherches sociographiques*, 26(3), 542-544. <https://doi.org/10.7202/056180ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

d'une science qui est en train de se faire. Savoir que l'on vit dans un pays qui doit se faire aide peut-être aux progrès de la science.

Michel DESPLAND

*Liberal Arts College,
Université Concordia.*

Arthur KROKER, *Technology and the Canadian Mind: Innis/McLuhan/Grant*, Montréal, New World Perspectives, 1984, 144p.

« L'esprit canadien ». Qu'est-ce au juste ? Peut-être qu'un anglophone de l'Ouest, critique au départ face à toute vision dite globale de la culture canadienne et qui, de surcroît, s'est efforcé de comprendre la culture intellectuelle québécoise sera beaucoup trop enclin à être sceptique à l'égard d'un ouvrage consacré à « l'esprit canadien » et à son discours concernant la technologie. Certes, je ne suis pas le premier à constater que tout discours sérieux sur la société canadienne doit être basé sur la thèse des deux nations. Le secret, sinon le dilemme, de la société canadienne-anglaise est que son propre sens culturel en tant que nation n'a jamais été développé, sauf peut-être par Lord Durham et ses collègues. Au sens culturel, le Canada anglais est une *nation absente*. Sa culture, du moins là où elle a pu échapper à la domination de la culture américaine, a toujours été, malgré sa fragilité, enracinée dans ses régions — fussent-elles cosmopolites ou traditionnelles. D'autre part, la dynamique culturelle de la société canadienne-anglaise vient de la reproduction continue de la tension entre région et nation (au sens politique) : entre la virtualité de ses pratiques culturelles et la volonté non réalisée de se libérer de la domination de l'empire américain. Autrement dit, le sens culturel de la nation au Canada anglais a souvent été usurpé par la politique des appareils de communication ou supplanté par les jeux de pouvoir entre région, nation et empire.

C'est à partir du rapport entre culture et technologie que l'auteur veut faire émerger un discours purement canadien. Fondateur du *Canadian Journal of Political and Social Theory*, éditeur, rédacteur et écrivain, Arthur Kroker est aujourd'hui l'un des plus brillants philosophes sociaux du Canada anglais. Sa lecture de « l'esprit canadien » se fonde sur les travaux de trois penseurs, George Grant, Marshall McLuhan et Harold Innis. Il voit leur apport à la pensée nord-américaine comme une diversité de discours à propos des rapports entre la technologie, la culture et la société. Politiquement dépendante et géographiquement divisée, « l'imagination canadienne, dit-il, oscille constamment entre l'esprit pragmatique américain et la sensibilité tragique de sa mémoire européenne, déplorant tout ce qui a été sacrifié sur l'autel de la nouvelle technologie ». Dans cet imaginaire contradictoire, Kroker discerne trois styles distincts de pensée, qui représentent trois approches complémentaires de la technologie comme objet d'étude.

Du côté négatif, le philosophe conservateur George Grant représente le mieux la dimension tragique de « l'esprit canadien ». Peu connu et à peine lu au Québec, Grant est l'un des précurseurs majeurs du mouvement nationaliste contemporain au Canada anglais. Son influence émane de sa théorie de la domination et de la création de la dépendance à partir des processus de modernisation. Bien que le côté conservateur de sa pensée, qui ressort de son héritage loyaliste et de sa foi chrétienne (protestante), influence peu les intellectuels contemporains, l'ensemble de son œuvre représente une critique existentielle de l'appareil technologique dans la société moderne (*Philosophy in the Mass Age; Time as History; Technology and Empire; Lament for a Nation; English-Speaking Justice*). Cette critique met en lumière la perte des valeurs et des pratiques culturelles antérieures lors de l'avènement de la nouvelle technologie. Cette perte engendre, non seulement une diminution de l'autonomie locale, mais aussi une crise profonde de sens dans la vie quotidienne. Kroker

démontre bien comment Grant se situe au centre du discours *Tory* au Canada anglais : « le regret plutôt que l'émancipation, le fatalisme historique plutôt que la lutte collective, la réflexion plutôt que l'engagement, et l'équivoque plutôt que le pragmatique » (p. 26).

À l'inverse d'une vision tragique du rapport entre la technologie et la culture, l'œuvre de Marshall McLuhan (*D'œil à oreille ; De cliché à archétype ; La galaxie Guttenberg ; Message et massage ; Pour comprendre les médias*) veut dégager la dimension profondément humaine des nouvelles technologies. Son *humanisme technologique*, ancré dans sa foi catholique, se démarque nettement de la théorie de la dépendance développée dans les travaux de Grant. En tant que gourou international de la théorie de la communication de masse dans les années soixante, McLuhan constate que les nouvelles technologies des médias électroniques rendent possible la communication planétaire. Il est un des premiers à penser la culture comme réseau de communication. Ainsi n'existe-t-il aucun objet et aucun secteur qui ne soit culturel dans la société post-industrielle (électronique). Pour McLuhan, la technologie représente le prolongement du corps. Kroker explique comment, à travers ses écrits, McLuhan tente de critiquer de l'intérieur la technologie. C'est pourquoi il privilégie chez l'artiste son activité créatrice comme le lieu même de l'émergence de la technologie future. Cet aspect de nouveauté est pour lui l'essence même de l'émancipatoire, et non pas de la pratique émancipatoire, au sens de Marcel Rioux. Pour McLuhan, le sens de l'émancipation relève de l'herméneutique de l'angoisse liée « au monde instantané et implusif du nouvel ordre de l'information » (p. 62).

Alors que la tendance de McLuhan vers une critique immanente de la technologie ainsi que vers une vision de la culture comme civilisation relève en partie de l'influence de son mentor, Harold Innis, celui-ci ne partage pas l'idéalisme de son élève. Kroker présente le projet de ce troisième penseur, toujours pragmatique et réaliste, comme la synthèse parfaite entre l'existentialisme macabre de Grant et l'optimisme débridé de McLuhan. Encore peu connu dans le monde francophone, Innis occupe, à l'intérieur du nouveau mouvement nationaliste au Canada anglais, un statut peut-être même plus élevé que celui de Grant. Considéré comme le père du *staples theory* (*The Fur Trade ; The Cod Fisheries*), il développe également sa théorie de l'économie politique de la dépendance dans le traitement des médias de communication (*The Bias of Communication ; Empire and Communication*). Pour lui, toute économie ou tout média de communication est en soi biaisé, que ce soit vers la monopolisation de l'espace (force centripète) ou vers celle du temps (force centrifuge). Il note ensuite que, tout comme les *staples* sont à l'origine de l'économie canadienne (morue, bois, fourrure, etc.), les *staples* marquant les débuts des médias de communication dans le monde occidental (papyrus, pierres, papier-parchemin, radio, télévision) sont tous des formes de marchandise qui contiennent en soi « une grammaire de technologie ». Cette grammaire consiste en la double négation de la création simultanée de la dépendance (centralisation) et de la lutte pour l'autonomie (décentralisation).

Malgré l'intérêt intrinsèque que présentent évidemment les trois auteurs étudiés, il faut dire que la thèse traitant de « l'esprit canadien » et de son discours sur la technologie est problématique. Kroker saisit très clairement qu'à la base du code du nationalisme canadien (anglais) se trouve un anti-américanisme féroce. De ce code découlent aussi des positions similaires, surtout chez Innis et chez Grant, mais que l'on peut discerner également dans les œuvres de plusieurs penseurs contemporains au Canada anglais (Frye, Atwood, Crean, Drache, Marchak, etc.). Les limites de ce même code n'offrent cependant aucune assise épistémologique suffisante pour que l'on puisse expliquer le rapport entre culture et technologie dans l'expérience quotidienne des deux nations et la multiplicité des sociétés ou régions qui s'y rattachent. Avant de pouvoir théoriser ce rapport, il faut être conscient du redoublement idéologique de région à nation (absente) au Canada anglais, et de nation à nationalisme au Québec. Ensuite, il faut reconnaître les conflits, non seulement économiques, mais plus foncièrement culturels, entre l'Est et l'Ouest, entre les éco-politiques Nord/Sud et, enfin, entre les diverses visions de l'autodétermination parmi les nations amérindiennes. Bref, comment parler de « l'esprit canadien » dans un sens culturel, lorsque la nation

canadienne n'a jamais existé et n'existera probablement jamais en ce sens? Kroker, qui connaît bien la société québécoise ainsi que les régions canadiennes-anglaises, a choisi de négliger ce constat fondamental dans sa critique des auteurs en question. Son livre présente ainsi une lecture brillante du rapport existentiel entre technologie et culture dans la société occidentale, mais il enrichit très peu la théorie critique des sociétés canadienne/québécoise.

Greg Marc NIELSEN

*Centre de recherche sur la radiodiffusion,
Université Concordia.*

*Département de sociologie,
Collège Glendon, Université York.*

Edmond ORBAN, *La dynamique de la centralisation dans l'État fédéral: un processus irréversible?*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 526p.

Le long titre de cet ouvrage en indique bien la thèse: les États fédéraux deviennent de plus en plus centralisés, soumis à une loi aussi brutale qu'inexorable; la centralisation y est donc « inévitable et irréversible » (207). Voilà une question qui nous est bien familière et qui ne manque pas de pertinence. L'auteur se penche sur quatre fédérations pour vérifier cette fameuse loi: les fédérations suisse, allemande, américaine et canadienne. Une étude comparative s'imposait dans de telles circonstances et le choix des pays retenus est excellent. Voisines par leur développement économique et social et leurs institutions politiques, ces sociétés sont facilement comparables. On a beaucoup trop souvent ici étudié cette question isolément, dans le seul contexte canadien.

Pour notre auteur, il y a centralisation lorsque « les décisions les plus importantes sont prises au niveau des institutions centrales » (332). Après avoir ainsi défini son phénomène, Orban fait un effort louable pour l'expliquer. Il rattache la centralisation aux facteurs suivants (chacun étant l'objet de tout un chapitre): les notions de souveraineté populaire et de souveraineté de l'État, l'évolution du système international et le nationalisme, le néo-capitalisme et différentes idéologies comme le socialisme et le néo-libéralisme. L'auteur se donne au surplus beaucoup de peine pour identifier les différents critères de la centralisation, opération capitale pour la démonstration de sa thèse. Ainsi on retrouve des critères d'ordre constitutionnel: la distribution des pouvoirs et ses modifications, et des critères d'ordre quantitatif: le partage des recettes et des dépenses et le nombre de fonctionnaires affectés à l'un ou l'autre niveau de gouvernement. L'auteur nous met en garde, avec raison, contre l'utilisation exclusive de données quantitatives, comme le partage des revenus et des recettes, pour juger du caractère centralisé ou décentralisé d'une fédération.

Edmond Orban reprend donc la thèse, longuement défendue ici par Claude Morin: la centralisation, « stade suprême du fédéralisme » (444). Il en fait une loi de l'évolution de toutes les sociétés fédérales, du moins la voit-il clairement dans ses quatre fédérations, l'illustration classique étant les États-Unis, qui sont passés dans un premier temps d'une confédération à une fédération et, dans un deuxième, d'une fédération décentralisée à une fédération centralisée. Cette tendance générale est fort bien connue et elle a été démontrée par la plupart des observateurs du fédéralisme. Nous n'avons donc pas l'intention de quereller l'auteur sur cette direction. Toutefois, comme beaucoup de chercheurs ayant une bonne thèse en tête, il en exagère la portée et son étude tourne au véritable plaidoyer. Et l'on se demande bien pourquoi il s'embarrasse de points d'interrogation dans les titres de son ouvrage et de plusieurs de ses chapitres, alors que la thèse est si vigoureusement défendue et, comme il se doit, « confirmée ».

À lire Orban, les États fédéraux ne sont vraiment soumis qu'à des pressions centralisatrices; toutes les forces et tous les mouvements contraires échouent aussi lamentablement les uns que les